



# PETIT COURRIER DES DAMES.

Modes, Littérature, Beaux-Arts, Théâtres.

Pour les conditions de l'abonnement, voir à la dernière page.

## MODES.

Raconter la mode tous les cinq jours, lorsque la mode est au repos et ne vit que sur son passé en attendant l'avenir que lui promet une nouvelle saison, est tâche trop difficile à remplir pour que nos abonnées ne comprennent pas la nécessité des redites, des petits détails, des minutieuses recherches que nous impose momentanément le défaut de matières.

Mais encore quelques semaines, et l'ère nouvelle va s'avancer, et nous verrons se draper chez Gagelin<sup>1</sup> les plus belles étoffes de l'automne et de l'hiver.

Nous verrons Camille<sup>2</sup> et Palmyre<sup>3</sup> tailler la dentelle et la soie avec toute la magie de

leur talent, et Brunel-Leymerie<sup>1</sup> inventer ces délicieuses toilettes qui, à Paris comme à l'étranger, forment le prestige de leur nom et la gloire de nos modes.

Chez M<sup>me</sup> Dasse<sup>2</sup>, alors aussi, se verront des chapeaux frais et élégants qui appellent tant de femmes et tant d'admiration dans les salons de la modiste si distinguée entre toutes les modistes, et où déjà, du reste, se se préparent les modes qui, pour arriver en temps à l'étranger, se confectionnent et doivent être prêtes aujourd'hui.

Car, bien que dans les rues et les salons on n'aperçoive encore aucune nouveauté d'automne, il s'en trouve déjà de charmantes et toutes nombreuses dans nos magasins de modes, de dentelles, de bijoux,

<sup>1</sup> Rue Richelieu, 93. — <sup>2</sup> Rue Choiseul, 15. — <sup>3</sup> Rue

<sup>1</sup> Rue Neuve des Petits-Champs, 36. — <sup>2</sup> Rue Richelieu, 38.



de fleurs. — Dans cette dernière catégorie surtout, dans la production des fleurs, si utiles aux toilettes de tous les pays et de toutes les saisons, nous aurions à citer les salons de Chagot aîné<sup>1</sup>, véritable parterre sur lequel le soleil fait, dans toutes les époques, éclore la fleur indigène, comme celle des tropiques ou des contrées les plus glaciales de notre monde. — Car chez Chagot tout est reproduit, tout est imité. — Tout ce qui est fleurs, herbes ou feuillage, se trouve en ce moment formant des guirlandes et des bouquets, des robes, des couronnes et des cordons de fleurs, des touffes et des branches pour façonner les plus jolies coiffures; des plumes, des aigrettes, des marabouts en mille nuances variées, pour orner les chapeaux, et des parures de fantaisie en jais, en velours, en perles de Venise, toutes prêtes à compléter les toilettes les plus brillantes de bals et de fêtes.

C'est donc pour les pays lointains que nous annonçons ces jolies nouveautés, afin qu'elles puissent y arriver au moment voulu pour la mode et les plaisirs. — C'est pour eux aussi que nous citerons aujourd'hui la collection de chapeaux à forme ployante, appelés chapeaux Marie Séguin<sup>2</sup>, et dont les avantages pour l'exportation a une si grande supériorité sur toutes les modes possibles. — Les expéditionnaires ont si bien compris la préférence qu'ils doivent donner à ce genre de chapeaux, qui, recevant toutes les coupes les plus modernes, les étoffes les plus fraîches, les ornements les plus élégants, n'exigent point cependant le quart des frais d'emballage des autres chapeaux, les expéditionnaires, disons-nous, font déjà tant de commandes à l'avance à M<sup>me</sup> Séguin, que ses salons sont les premiers qui nous offrent un aussi nombreux aperçu des modes de l'hiver.

— Pour revenir à quelques-unes des toilettes, dont la composition peut donner des idées d'imitation en diverses étoffes ou ornements, nous citerons deux délicieuses robes en gaze blanche, ornées de dix ou douze petits volants bordés d'une légère frange mousseuse, haute d'un doigt. — Les petites manches et la berthe entièrement recouvertes de ces petites franges. La

jeune personne qui portait ces robes à l'une des rares soirées données en ce moment, était petite, jolie, délicate, fraîche comme on l'est à seize et dix-sept ans, et dans ce costume semblait une suave fleur sortant d'un buisson de mousse. Ajoutez, pour compléter cet aspect poétique, qu'elle avait au corsage un bouquet de roses blanches naturelles et une guirlande des mêmes roses dans les cheveux.

Sur les robes d'organdie ou mousseline à volants festonnés, qui font la plupart des toilettes de petites soirées aux eaux ou à la campagne, on met une très-large ceinture en ruban écossais, rose ou bleue. — A l'une des dernières réunions qui eut lieu chez M<sup>me</sup> Th..., on a remarqué deux jolies femmes qui avaient ces ceintures nouées par derrière, à bout flottants jusqu'à la jambe. — Cela a paru très-nouveau : la mode en prendra-t-elle ?

On porte aussi de large ceintures en velours vert, noir ou violet, sur des robes blanches; un nœud pareil dans les cheveux.

— Une jolie redingote en moire gris perle, d'un travail riche, ayant nom de moire royale, et fermée sur le devant par deux rangées de petits boutons grelots en argent niellé, vient d'être faite pour la princesse de Bel... Les manches Amadis, ouvertes en crevés, à l'espagnole, avaient chaque crevé rattaché par un double bouton niellé. — Un petit collet en vieux point et des sous-manches en points, qui s'apercevaient entre chaque crevé, complétaient cette élégante toilette, dont le jupon, un peu court sur le devant, et laissant voir de jolis souliers de satin noir et un fin bas de soie, attestait que la mode de cette chaussure est adoptée dans le grand monde.

— Une autre jolie redingote était en taffetas écossais, garnie d'une double ruche de rubans unis, mais tous d'une couleur rappelant celle de la robe. — Le corsage ouvert à la Dubarri, et le bas des manches demi-longues et demi-larges, également entouré de ruches de rubans; — le devant du jupon, fermé par des boutons Jérusalem, offrait une croix travaillée dans toute la couleur de l'étoffe. — De larges sous-manches en organdie clair retombaient sur la main, et la guimpe en

<sup>1</sup> Rue Richelieu, 81. — <sup>2</sup> Rue Neuve des Capucines, 5.



dedans du corsage, en organdie, plissé à tous petits plis, et une petite dentelle à plat autour du cou.

— La fin de l'été fait apparaître des foules de robes en percale, coutil ou nankin sou-tachées, qui se donnent à très-bas prix.

— On trouve de ces redingotes complètes, dans les prix de 12 à 20 fr., à la *Petite Jeannette*, boulevard des Italiens, 1.

— On voit encore beaucoup de chapeaux de paille paraître chez nos modistes; mais leur garniture en velours leur donne une physionomie moins *été*. — Une *grosse* paille, avec un bouquet d'*oreilles d'ours* ou de pen-sées en velours et brides de velours violet, est très-jolie. — Il en est de même des bran-ches de fougères en velours nuancé et ru-bans en velours vert.

Toutes les plus jolies créations qui se préparent aujourd'hui à Paris sont enle-vées par les plus grandes maisons de nou-veautés qui vont à l'étranger représenter le goût, l'élégance et les modes françaises.

Dans cette riche et piquante moisson que viennent faire à l'envi tous les pays où l'on comprend le mieux le luxe et la grâce, on a pu remarquer les délicates recherches des dames de Saint-Pétersbourg, dont nous rapellions tout récemment encore les char-mes de leur tournure, les séductions de leur beauté, et l'art de leur toilette.

Aussi, c'est pour elles, en ce moment, que nous admirons les plus nombreux et les plus charmants envois de toutes sortes, — et la maison Pradels, en réunissant avec un goût si parfait, une entente si déli-cate, tout ce qui constitue la haute nou-veauté et la mode distinguée, a particuliè-rement droit à nos éloges, pour le tact heu-reux avec lequel elle reproduit nos modes, comme elle a droit aussi à la confiance des femmes élégantes destinées à les porter.

Rien de plus frais, de plus élégant, de plus gracieusement varié, que les modes dont la maison Pradel vient de faire choix pour la saison. — Tout ce qui constitue la toilette de ville, comme la parure de sa-lon, le négligé du matin, comme le cos-tume du soir, y trouve mille délicieux éléments en coiffures de blondes, de perles, de plumes, de fleurs délicieusement mon-tées ou disposées pour former les accessoires

les plus élégants de toutes les parures de bals, de soirées, de réception, etc.

Toutes les inventions les plus nouvelles, les fantaisies les plus piquantes, tout ce que l'hiver enfin possédera de frais et de char-mant, ont offert à la maison Pradels<sup>1</sup> des assortiments les plus élégamment complets, et bien dignes de satisfaire toute exigence du luxe et toutes les plus délicates recherches de la simplicité.

Nous ne pouvons parler de la Russie, et de son appréciation flatteuse de nos arts et de nos modes, sans mentionner les succès qu'obtiennent les corsets Josselin, auxquels les dames de la plus somptueuse élégance ont accordé leur préférence dans quelque pays qu'elles se trouvent. — A Saint-Péters-bourg comme à Londres, comme à Madrid, le corset Josselin<sup>2</sup> se reconnaît aux tailles les plus gracieuses, aux élégances les plus nobles, aux tournures les plus jeunes et les plus souples. — La facilité de les exécuter sur mesures *envoyées* leur est d'une grande aide, et nous rappellerons encore, à ce propos, le tact admirable avec lequel M<sup>lle</sup> Josselin comprend les moindres indications en-voyées, et y répond toujours par l'envoi de corsets dont la perfection est digne de leur grande réputation.

### MONSIEUR LÉONCE.

Léonce allait, depuis le commencement de l'hiver, chez M<sup>me</sup> de K.... Il était lié d'une amitié très-sympathique avec son fils, comme lui jeune, comme lui homme spi-rituel et élégant. Il avait été fort bien reçu dans cette maison. Il était dans ce salon sur le pied d'un habitué, d'un préféré, pres-que d'un parent. Or, il faut le dire, M<sup>me</sup> de K... avait deux filles, et deux filles char-mantes : leur caractère et leur personne se-ront connus plus tard. Les assiduités de Léonce n'avaient rien de ridicule ni d'outré; cependant elles étaient positives; c'était presque un engagement. On s'était accou-tumé à se voir souvent, à se parler sans étiquette. On disait toujours M. Léonce, et

<sup>1</sup> Successeur de Gavelle, perspective de Newsky, maison Engelhardt, n° 47, au pont de Kazan, à Saint-Pétersbourg. — <sup>2</sup> Rue de la Paix, 13.



jamais M. de \*\*\*. Il faisait rire les filles et la mère. Il n'y avait pas de bonne partie sans lui. On applaudissait ses bons mots. On écoutait avec admiration ses discours poétiques, ses paradoxes, ses folies. On ne jurait que par lui : — Quand viendra M. Léonce? — M. Léonce est-il venu? — M. Léonce est-il malade? — Où est M. Léonce? Toujours et partout M. Léonce.

Notre ami faisait ainsi partie de la famille. Il était de ses joies et de ses douleurs. C'était d'ailleurs un homme excellent et tout à fait digne d'être ainsi chéri et respecté.

Le monde, de son côté, mariait Léonce à une des demoiselles de K.... Cependant l'hiver était fini. Les bals, les soirées avaient éteint leurs bougies et resserré leurs violons. Il n'y avait plus de polkas ni de valses. Il n'y avait plus que des arbres, des fleurs et des promenades. Le printemps même s'avancait. Déjà l'été allait disperser tout le monde en province, à l'étranger. Les amis allaient se quitter avec joie. On faisait préparer ses voitures, ses habits de voyage, ses châteaux, ses appartements d'hôtel. On allait partir; on partait; on était parti. Paris, veuf du beau monde, allait devenir désert. On ne devait plus se retrouver qu'à l'hiver suivant. Et Léonce ne se prononçait pas. Il ne faisait aucune démarche, aucune demande. Il ne glissait aucune attaque indirecte. Il ne laissait échapper aucun mot significatif et engageant. Le jeune homme comprenait parfaitement les devoirs de sa position. Il était décidé à les remplir sans répugnance; mais il hésitait, il reculait avant de se décider, comme un voyageur, avant de descendre dans une gorge profonde, se recueille, se consulte et mesure de l'œil l'étendue de l'abîme. Notre ami prit-il une résolution? eut-il le courage de parler et de s'exécuter enfin, loyalement, franchement, en honnête homme et en gentilhomme? C'est ce que nous apprendrons bientôt.

Un certain dimanche de mai, un domestique annonça, suivant l'usage, familièrement M. Léonce. M<sup>me</sup> de K... était seule dans son salon. C'est ce que désirait Léonce. Il salua, s'assit, étouffa un soupir, comprima son cœur qui battait, et, d'une voix un peu tremblante, il commença cette phrase

— Mesdemoiselles vos filles?...

— Sont sorties, interrompit M<sup>me</sup> de K...; elles n'ont pu se retenir d'aller au concert, quoiqu'elles sussent que vous deviez nous faire le plaisir d'une visite dans ce moment où tout le monde s'en va ou feint de s'en aller.

— Bien que je regrette vivement l'absence de mesdemoiselles vos filles, pourtant, je dois l'avouer, j'en suis fort satisfait.

M<sup>me</sup> de K... rit beaucoup et dit :

— Comment cela?

— C'est que j'ai quelque chose à dire à vous seule, madame, et qui demande le plus grand secret et la plus grave attention.

— Ah! mon Dieu! vous me faites peur. Quel est donc ce mystère? Expiquez-vous vite et n'ayez pas un air troublé et interdit, mon cher monsieur Léonce.

— C'est que, madame, je..... Peut-être aurais-je dû... Mais, après tout... Enfin, je viens vous demander la main de mademoiselle votre fille.

— Ma fille! et laquelle?...

— Laquelle? C'est vrai; je n'avais pas réfléchi à cette circonstance.

— Comment! vous riez?

— Non, sérieusement. Mademoiselle Alphonsine...

— Eh bien, mademoiselle Alphonsine? Vous hésitez! serait-ce elle que votre cœur a choisie?

— Mademoiselle Alphonsine est charmante : elle est vive, gaie, semillante; elle a les traits fins et délicats, l'œil de feu, la taille flexible. Son visage indique une personne spirituelle, rieuse, même un peu mordante. Son caractère ne dément pas ces indices, et sa première vue produit un effet qu'une connaissance plus approfondie ne fait que confirmer. Elle plaît par sa mobilité, son inconstance, un point d'ironie et de causticité. Ajoutez à cela une tournure de valse animée, pleine de saillie et de mouvement original, et une conversation piquante, fine, et soutenue sur un ton de moquerie habilement nuancé de naïveté. Au total, je la trouve ravissante, et peu de personnes l'égalent, à mes yeux, en séduction.

— Ainsi Alphonsine...

— Quant à mademoiselle Clémentine, c'est une autre affaire. Qu'elle est fraîche





5 Septembre 1848.

Barreau

2376.

*Modes de Paris.*  
**Petit Courrier des Dames.**

Boulevard des Italiens, 1.

Chapeaux en crin et paille de riz des M<sup>mes</sup> de M<sup>lle</sup> Clara Duir, succ<sup>rs</sup> de M<sup>lle</sup> Beauvais  
 r. Richelieu, 93. Mantelet en mouss<sup>lin</sup> brodé. Echarpe en filot de la lingerie Payan, r. Vivienne.  
 Robe par Camille.

Ayuntamiento de Madrid

Paris J. & J. Peller, 34, Rathbone Pl. Lond





et blanche, et rose et potelée ! Les belles épaules, les bras ronds et les joues de pêche ! Elle est sentimentale. Elle parle peu et bien. Elle rit peu, réfléchit beaucoup et rêve trop. Je ne sais si elle a de l'esprit ; mais je suis sûr qu'elle a de l'imagination, de l'âme, de la tendresse pour dix. Elle ne se moque de personne. Elle excuse toutes les fautes. Elle a bon cœur. Oh ! comme elle saurait chérir quelqu'un ! Quels trésors de sensibilité dorment dans cet être charmant ! Quand elle paraît dans un bal, sa fraîcheur son éclat, sa noblesse, sa taille de reine éclipsent toutes les femmes et attirent tous les regards. Ce qui m'a révélé son caractère, c'est la valse... La valse est comme le vin ; elle ouvre l'âme et montre à nu le caractère et les passions. Mademoiselle Clémentine possède une valse noble élégante, un peu penchée et sentimentale, tendre et fière, agaçante et pleine de dignité. Je ne vous parlerai pas de ses talents. Chaque fois que je l'ai louée ouvertement devant vous, en disant qu'elle était excellente musicienne, qu'elle avait des doigts exquis de légèreté et de goût. Je n'ai fait que parler avec sincérité et exprimer sans flatterie ma véritable opinion... Mademoiselle Clémentine est admirable de beauté d'âme et de corps. Quand on l'a connue, on ne trouve personne à lui comparer. Elle et sa sœur forment un couple merveilleux et dont les mérites divers se rencontrent rarement ainsi réunis. Ah ! mesdemoiselles vos filles sont adorables.

— Voilà bien des compliments, mon cher monsieur Léonce.

— Des compliments ! je n'en fais jamais. Je donne franchement mon opinion sur toutes les personnes que je connais.

— Fort bien ; mais encore laquelle aimez-vous ?

— Laquelle ? Léonce réfléchit : Mademoiselle Alphonsine, il est vrai... Mais mademoiselle Clémentine... Sa sœur, pourtant !... Et l'autre !... Ma foi, je n'en sais rien. Je les trouve toutes deux ravissantes, admirables, et je les aime toutes les deux... Vous voyez jusqu'où va ma sincérité...

— Mais vous ne pouvez pas les épouser à la fois...

— Hélas ! mon Dieu, non ! Et c'est dommage ; car je vous jure que toutes les deux

me sont également chères, que ma tendresse pour l'une est la même que pour l'autre, que je les chéris différemment, mais au même degré ; qu'enfin je me sens capable de les rendre heureuses toutes les deux....

— Toutes les deux !... Monsieur Léonce, ne plaisantons pas avec le mariage, s'il vous plaît, cela est sérieux...

— Je ne plaisante pas, madame, je parle sincèrement, trop sincèrement peut-être. C'est là mon défaut capital.

— Raisonnable, mon cher monsieur. Je serais très-heureuse de vous voir entrer dans ma famille ; mais vous sentez vous-même qu'il faut faire un choix et agir de bon sens. Voyons, tâchez-vous, consultez-vous, réfléchissez. Dites-moi celle que vous préférez réellement, et alors nous verrons à vous être agréable.

— Tout est réfléchi, madame. Je me suis examiné long temps moi-même en secret, et j'ai trouvé positivement en moi une égale affection pour ces charmantes créatures. Voilà pourquoi je suis venu à vous naïvement, sottement peut-être, vous exposer mes vœux et vous offrir mes sentiments.

— Ah ! c'est passer les bornes ! il ne s'est jamais rien vu de si sot, de si impertinent et de si ridicule !

— Ne vous fâchez pas, madame, je vous prie. Considérez mon respect, mon ingénuité, mon caractère, qui vous est connu et que vous avez bien voulu supporter jusqu'ici et même encourager de vos applaudissements indulgents. Considérez encore la bizarrerie de l'amour et les étranges fantaisies de la passion. Qui peut commander de chérir ou de haïr ? Qui peut expliquer les folies du sentiment ? Il n'y a pas de singularités qui ne soient toutes naturelles dans le monde de l'amour. Il n'y a pas de sottises qui ne soient raisonnables, d'impossibilités qui ne soient possibles.

— C'est vrai, j'ai eu tort de me fâcher. Mais comment faire ? Quel parti prendre pour sortir de cet embarras ?

— Il y a un moyen... mais il est bien cruel ! mon cœur se déchire d'y penser. Hélas ! il faudra donc n'être aimé que d'une seule, moi qui les chérissais avec une passion si complète !... Il faudra donc ne pas dire à l'autre que je l'aime, ne pas l'épou-



ser!... Non, je ne pourrai jamais! Quelle douleur! quel martyre!

— Ne recommencez pas vos folies, monsieur. Parlons froidement et raisonnablement. Quel est votre moyen?

— Il faut donc le dire... Ah! mon Dieu! C'est... Le courage me manque. Alphonsine ou Clémentine, je te perds!...

— Monsieur Léonce, je vous quitte si vous continuez ces extravagances...

— Eh bien donc, que voulais-je dire?... Peut-être une des deux a-t-elle bien voulu me distinguer. Sachez-le adroitement... Et alors... Je n'en puis dire davantage. J'étouffe! Alphonsine!... hélas!... ou Clémentine... Adieu, madame.

ALFRED DE MARTONNE.

(La suite au prochain numéro.)

### Chronique.

Une publication charmante, pleine d'intérêt, d'actualités, de savantes et piquantes recherches, *le Voleur* enfin, ce journal si précieux pour l'étranger, la province et les châteaux, où il apporte tous les cinq jours les documents les plus complets et les plus exacts de ce qui s'est passé dans la vie politique, littéraire et artistique, résume ainsi cette semaine l'état actuel des us et coutumes du jour, dans un article intitulé : *les Fêtes de Paris et ailleurs*.

Les fêtes de Paris, pendant l'été, ne sont jamais bien splendides : ce sont les joies champêtres qui en font ordinairement les frais. Les feux d'artifice, les ballons, les courses de chevaux, les chasses organisées, les promenades à pied, à cheval, en voiture, en bateau, les danses sur un gazon émaillé, ou dans un salon dont les fenêtres ouvertes laissent pénétrer le parfum des mille fleurs d'un parterre splendidement garni; les parties de bains froids dans l'onde salée ou dans des eaux sulfureuses; puis les promenades longeant les précipices, les ascensions aux points les plus élevés du globe, voilà à peu près le résumé des amusements de la France pendant l'été. Le luxe des parties entre femmes élégantes, pour explorer des lieux difficiles et y jouir de vues admirables, séduisantes ou terribles, reste à l'état de néant; cha-

cun se renferme dans son intérieur : on attend que la sécurité permette de dépenser, puisqu'on sera sûr de recevoir. Voilà un grand mal, car les fêtes sont une source de travail inépuisable : lorsqu'un mouvement quelconque fait sortir la classe des heureux de la terre de cette inaction qui ne produit rien, de suite les millions circulent; il faut des toilettes nouvelles, des voitures brillantes, des aliments délicats, des artistes de tout genre, pour donner l'aspect et le charme aux fêtes, et de nombreux mouvements pour exécuter leur conception. Ce mouvement généreux, qui manque à la France encore incertaine de sa position à venir, le gouvernement tâche de le lui imprimer par des ordonnances successives : ici l'on creuse, là on comble le terrain; à Paris on démolit pour rebâtir, et voilà déjà bien des millions mis en circulation par ces divers changements. Et puis les mouvements successifs des troupes, leurs divers casernements, les enrôlements qui se renouvellent sans cesse, assurent la vie à bien du monde. Mais à ces immenses sacrifices, le Trésor s'épuise. Il serait donc bien désirable de voir les fêtes reprendre leur ancienne vogue. Les chefs du pouvoir donnent un bon exemple. Le chef du pouvoir exécutif reçoit chaque semaine; sa mère fait avec lui les honneurs de ses salons en reine; une tenue sévère : les militaires en uniforme, les autres invités en habit noir, gilet blanc et gants paille, se pressent pour rendre hommage à l'homme supérieur qui résume en ses mains tous les pouvoirs de la France. Là, chacun aime à faire parade de ses hochets de vanité; on les montre avec orgueil. Aussi, jamais ne vit-on plus de cordons, de crachats, de croix soutenues par des rubans de mille couleurs, bigarrer plus diversement les habits des invités, qui, tous respectueux, depuis le plus satisfait du régime actuel jusqu'au plus ardent de la Montagne, restent toujours, dans leur conversation, dans les limites du plus convenable modérantisme. Chez le général Cavaignac, quand on annonce une dame, il va à sa rencontre, lui offre son bras, lui adresse quelques mots de politesse, et la conduit près de sa mère, puis va reprendre sa place de prédilection près la cheminée. Si dans ses salons il ne règne pas beaucoup de gaieté, du moins



l'on sent que dans ce lieu les passions sont calmées par la sécurité qu'offre le caractère loyal et la nature d'élite du général. — Les salons du président de la chambre des Représentants s'ouvrent aussi chaque semaine ; mais le tout est moins grave et plus brillant. M. Marrast est de longue date amateur de musique, et chez lui l'on entend de délicieuses voix, de savants morceaux parfaitement exécutés ; les femmes se pressent aussi, plus jeunes et plus parées, auprès de la maîtresse de céans, qui est encore une jeune femme, pleine de grâce et de distinction. On sait que M<sup>me</sup> Marrast est Anglaise, et que par la famille Berthie-Ambrose, dont le nom figure dans les romans de Walter Scott, elle touche à la famille régnante d'Angleterre. C'est dans le pays de sa femme, que M. Marrast a pris ce goût du bien-être et les manières aristocratiques que certains républicains avancés lui reprochent, sans doute parce qu'ils ne sont pas encore présidents de la Chambre. En effet, que de gens n'avons-nous pas vus qui, parvenus une fois au poste qui faisait l'objet de leur ambition, tombent justement dans le travers qu'ils reprochaient le plus à leurs devanciers !

Mais si cette année les fêtes, qui sont l'apanage de la richesse, ont disparu, nous avons eu les fêtes de circonstance et d'usage ; toutes les légions de Paris ont été fêtées l'une après l'autre par les départements. Des drapeaux, en ces circonstances, sont toujours échangés, et c'est l'évêque, l'archevêque même, quand cela se trouve, qui bénit ces emblèmes de bon accord. On raconte, au sujet de cette cérémonie, une anecdote assez piquante : l'archevêque de Bourges, en embrassant une jeune cantinière, lui adressa ces mots : « Dites bien à vos camarades qu'en combattant pour la société ils ont combattu pour la religion. » Le prélat prenait la jeune fille, si bien déguisée dans son large pantalon et sous son chapeau ciré, pour un jeune garde mobile. — Après les fêtes militaires sont venues les fêtes marines, les régates du Havre, les fêtes nautiques d'Asnières, les courses de villes de province. Le soleil n'a pas favorisé de ses doux rayons celles de Caen ; la pluie, au contraire, s'est montrée avec tout son entourage de désenchantements ; mais la fête

était annoncée, et elle a marché avec un courage digne d'un meilleur sort. Les principaux prix ont été gagnés par *Kornac*, à M. Hardy, monté par M. de Perrégaux ; par *Brunette*, à M. de La Tour-Dupin ; par *Dauphin*, à M. de Saint-Vallier, conduit par M. de Lauriston ; *Cham*, à M. Sarrazin ; *Angora*, à M. de La Ferté.

Signalons, en passant, les fêtes des environs de Paris : la grande fête de Versailles, de Bellevue, de Saint-Germain ; les fêtes d'inauguration du chemin de fer. Celle qui a eu lieu à Dunkerque a été très-brillante.

### THÉÂTRES.

GYMNASÉ-DRAMATIQUE. — *Être aimée pour soi-même* ! adorable exigence ! que de propos, que de paroles, que de formidables mensonges ont été écoutés et redits sur cet air-là ! et cependant, si nous pouvions consulter nos lectrices, les doctes, les sages, celles qui ont passé la trentaine, celles qui ont franchi l'âge des espérances crédules et des illusions, elles nous répondraient certainement que ce bel amour, après tout, ne dure pas plus que les autres, que, sans être beaucoup plus sincère, il est quelquefois plus aveugle, et qu'il finit souvent d'autant plus pauvre qu'il a été plus prodigue. — Mais si nous consultions les jeunes, que de secrètes inquiétudes, que de rêves furtivement caressés, que d'émotions, que de doutes contenus pour elles dans ces seuls mots : *Être aimée pour soi-même* ! car cela veut dire : être aimé, non plus parce qu'on est noble, ou riche, ni même parce qu'on est bonne (il ne le sait pas encore), mais parce qu'on est jeune, spirituelle, jolie ; parce qu'on possède bien réellement cette dot la plus enviée de la femme, la beauté ; mieux que cela, l'attrait et le charme ; parce qu'on sait plaire enfin, et qu'on en veut la preuve. Maintenant, qu'un peu d'autre chose s'y trouve, c'est un accident dont nos amoureux auront toujours plus tard le temps de se consoler. Un philosophe l'a dit : la fortune ne fait pas le bonheur... mais elle y aide terriblement.

Il paraît que cette morale pleine de sens est aussi celle de l'auteur ; car dans sa très-jolie comédie rien ne manque, pas même



les millions obligés qui sont de tradition sur le théâtre de M. Scribe. A cet égard, un banquier du Gymnase ne pourrait déroger.

M. Dejean a vraiment créé, aux Champs-Élysées, un cirque modèle; aussi toutes les grandes capitales des pays étrangers sont-elles venues demander à la troupe de M. Dejean des écuyers et des écuyères premiers sujets: Madrid, Londres, Saint-Petersbourg, ont maintenant leur cirque et payent à grand frais plusieurs cravaches célèbres que nous avons longtemps applaudies. M<sup>me</sup> Lejars et M<sup>lle</sup> Pauline Cuzent viennent de passer à Paris un congé qui leur a été accordé par le czar. Mais si Saint-Petersbourg s'enorgueillit de M<sup>me</sup> Lejars, Paris peut se glorifier de M<sup>lle</sup> Palmyre Anato. M<sup>lle</sup> Anato a dix-sept ans, de grands yeux noirs, la tête la mieux faite du monde, ce qui est un signe d'intelligence, l'air gracieux et mélancolique, une taille harmonieuse et délicate, toutes beautés sans nombre de la jeunesse. On se demande, en vérité, comment on a eu l'idée de mettre une cravache dans la main de cette gracieuse personne; il nous semble que les leçons de M. Provost, de la Comédie-Française, et de M<sup>lle</sup> Georges, ou bien les vocalises de M. Bordogni, auraient mieux convenu à la physionomie expressive de M<sup>lle</sup> Anato, que l'habile *chambrière* de M. Adolphe Franconi.

Cette jeune personne se joue à travers les banderolles, les cerceaux, s'élève dans les airs, retombe tantôt sur les pieds, tantôt sur les genoux; en vérité, si tous ces tours de force n'étaient pas faits avec tant de verve et de grâce, on souffrirait de ce spectacle, et on serait tenté de dire à M<sup>lle</sup> Anato: « Jetez votre cravache, descendez de cheval, et chantez-nous un air d'Auber, ou dites-nous une des charmantes scènes de *Mari-vaux*. »

Il y a, dans ce manège, trois frères Loissel, qui, réunis tous les trois sur deux che-

vaux, y font les culbutes les plus variées et les pyramides d'hommes les plus audacieuses. Le plus jeune des Loissel, âgé de huit ou dix ans tout au plus, monte sur un cheval, et s'y montre bien l'écuyer le plus entreprenant et le plus courageux qu'on ait jamais vu. Le jeune Price, d'américaine mémoire, est dépassé.

Les exercices de haute école n'ont plus (Dieu merci!) que des femmes pour interprètes: M<sup>lles</sup> Mathilde et Caroline Loyo. M<sup>lle</sup> Mathilde est à cheval un modèle de tenue, de grâce et de distinction; elle ne monte que de vrais chevaux, ayant des *actions* réelles, et une vigueur que l'art seul sait et peut dompter.

Il y a bien des années que vous connaissez M. Auriol! M. Auriol est toujours jeune, et c'est un spectacle attendrissant que de le voir préparer chaque soir la réputation et le talent de son fils, comme clown des âges futurs.

L'Hippodrome prépare quelques nouveaux exercices avant la fin de la saison. En attendant, on applaudit le *Char du Soleil*, et l'on admire ces deux hyades tenant les bouts de l'écharpe d'Iris, et qui restent suspendues en l'air, sans autre point d'appui visible qu'un doigt posé sur l'épaule du dieu. La raison dit bien qu'il faut qu'elles soient soutenues d'une manière quelconque, mais l'œil ne devine rien et suit avec une surprise admirative ce tourbillon d'or, de gazes, de fleurs, de chevaux et de femmes, qui passe trois fois devant lui sans livrer son secret.

Il nous paraît juste de faire connaître l'auteur d'un *truc* aussi étonnant: c'est M. Clavières, mécanicien fort habile. Et à ce propos, M. Théophile Gautier a dit: « On ne donne pas, en fait de pesant, un plus gracieux soufflet sur la joue de l'impossible. »

A ce Numéro est jointe la planche 2376.

### LE PETIT COURRIER DES DAMES

Paraît tous les cinq jours; sept gravures par mois, — et une double planche de patrons et broderies (grandeur naturelle).

On souscrit au Bureau, BOULEVARD DES ITALIENS, 1, — et chez tous les Directeurs de poste.

A Londres, S. et J. FULLER, 34, Rathbone-place.

Prix pour trois mois: Paris, 9 fr.; les départements, 9 fr. 50; et l'étranger, 10 fr. — Avec une couverture, 50 c. en sus. — Les lettres et envois d'argent doivent être affranchis.

IMPRIMERIE DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, 46, AU MARAIS.